

Cannes jeunesse

Jean St-Arnaud

Volume 5, numéro 1, 1985

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/34418ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (imprimé)

1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

St-Arnaud, J. (1985). Cannes jeunesse. *Ciné-Bulles*, 5(1), 38–40.

Jean St-Arnaud

Cannes jeunesse ■ Le 38^e Festival de

Cannes soulignait l'Année internationale de la jeunesse en remettant des prix de la jeunesse. Ils ont été accordés à **Thé au harem d'Archimède** pour la France et à **Dance With a Stranger** pour l'étranger. Le film jeunesse, comme l'illustre le choix des lauréats, n'est pas un concept aussi évident que le sont devenus le film gai et le film de femmes.

Le **Thé au harem d'Archimède** de Medhi Charef décrit, avec justesse, le mal de vivre de deux adolescents, l'un d'origine maghrébine, l'autre Français, tous deux de milieu social pauvre. Dans une ville nouvelle de la banlieue parisienne, l'amitié fait face au cul-de-sac quotidien. En toile de fond, le vol à la tire et l'exploitation grossière, le racisme organisé, les cancre et la détresse humaine.

Dance With a Stranger du Britannique Mike Newel raconte la vie d'une jeune femme dans la vingtaine, dernière condamnée à mort de Grande-Bretagne. L'actrice Miranda Richardson fait songer à Marilyn Monroe. C'est l'amour passionné et déraisonné dans une ambiance frelatée.

Si certains films jeunesse illustrent le thème de la quête de l'amitié, de l'amour et de la sexualité alors que d'autres montrent le caractère coercitif de la société ou encore proposent une certaine action, les productions américaines, conçues à partir de savantes étu-

des de marketing, se ressemblent toutes un peu. En raconter une, c'est les raconter toutes. On reprend le schéma traditionnel du bon et du méchant. **Joey** : un adolescent forme un groupe de musique rétro. Son père, ex-chanteur rock des années 50, brise la guitare de Joey. Joey est incarcéré pour un prétendu vol de guitare. Puis, son groupe est choisi pour une émission de variétés à succès. Le père lui rachète une guitare et remonte pour l'occasion avec son fils sur les planches. Fin.

Hors-la-loi, de Robin Davis, a au moins le mérite de mal finir. Cette cavale désespérée d'une bande de jeunes délinquants pris malgré eux dans l'engrenage de la violence rejoint son public. Pas de grands symboles : il y a les jeunes et la société contre eux. Se conformer, se réformer ou fuir ! À la manière de **Outsiders** de Coppola, ce film touche les adolescents droit au cœur. La chanson du film est du groupe nouvelle vague français Indochine.

Sur un ton léger, près de la comédie, **Sac de noeuds** de Josiane Balasko présente deux pauvres filles, Isabelle Huppert et Josiane Balasko, l'une battue par son mari, gardien de prison, l'autre suicidaire, et un petit bum, Farid Chopel, fraîchement évadé d'un fourgon cellulaire. Le hasard les réunit et ensemble ils découvrent que leurs dernières illusions sont mortes. Ils s'inventent une solidarité qui fait de leur escapade le sens de leur vie. Le garçon meurt tandis que les deux filles recouvrent leur petite existence sédentaire, jusqu'à la prochaine fugue.

Boy Meets Girl de Léos Carax, un film français à petit budget, ne peut que séduire les intellectuels. La photographie noir et blanc et les plans sont très étudiés, voire maniérés, ce qui ajoute au ton mystique et atemporel du film. Alex a 20 ans, habite Paris et doit partir pour le service militaire. Il parle peu, son exil est intérieur. Il est en quelque sorte en *stand by*. Il cherche un amour qui ne le connaît pas

encore et le trouve, mais il est trop tard : il doit partir et elle a décidé de se suicider. **Boy Meets Girl** porte un regard désespéré sur la jeunesse

The Innocent, quatrième film de l'Écossais John McKenzie, parle du passage à l'âge adulte lorsque l'innocence est soudain obscurcie par des émotions et des désirs nouveaux. Le drame se situe dans les années 30, dans le Yorkshire, pendant la grande dépression. Tim, épileptique, doit être mis en institution mais ses parents s'y refusent. Autour de lui, la campagne anglaise, magnifiquement rendue par le réalisateur. La communauté vit la fermeture de la filature et le chômage total.

Le poids de la Première Guerre mondiale pèse encore. Au milieu de cette communauté renfermée, Tim accède douloureusement au monde adulte. **The Innocent** vaut bien **Un dimanche à la campagne** et **J.A. Martin, photographe** tant par la qualité et la beauté de ses images que par la simplicité et la profondeur de son propos.

Unfinished Business, du canadien Don Owen, est, probablement, le film qui reflète le mieux le point de vue d'une certaine jeunesse critique des pays industrialisés. Deuxième volet d'un film qu'Owen a tourné il y a 20 ans, **Unfinished Business** montre une adolescente de 17 ans, de classe

Birdy, d'Alan Parker



aisée, à la recherche de l'amitié et de l'amour et surtout de l'autonomie. Elle fait son apprentissage à travers la mode et le monde « new wave », puis le mouvement anti-nucléaire. En toile de fond, des choses bien réelles et bien torontoises comme des bands jamaïcains de reggae et le groupe Parachute Club.

Le meilleur de la vie de Renaud Victor, qui met en scène Sandrine Bonnaire et Jacques Bonnafé, est un film très dur. L'histoire, dont le traitement peut déplaire, vaut la peine qu'on s'y arrête. Véronique est enceinte. Adrien la marie. L'enfant naît et elle décide de poursuivre ses études et de ne pas se couper de son milieu. Adrien, adolescent, mari et père, s'enferme dans son silence. Il devient jaloux et violent. Son amour sombre dans la cruauté. Renaud Victor a abordé le sujet sous l'angle du drame psychologique. Il développe d'abord l'histoire du couple que brise inéluctablement la névrose grandissante d'Adrien, puis celle de la fuite désespérée d'Adrien vers son anéantissement. Cela donne un manque d'unité au récit et relègue le personnage de Véronique au rang de la femme traditionnelle qui doit subir son destin.

L'amour au sommet des pyramides de Atef El Tayeb est un des films jeunesse les plus réussis du Festival. Les images ne sont pas très soignées et on devine la pauvreté des moyens. Mais le sujet est d'une grande richesse. Le scénario offre une série de lectures parallèles de la réalité qui permettent de saisir les blocages profonds de la société égyptienne. Un jeune homme de 25-30 ans qui a complété ses études universitaires occupe un poste de petit fonctionnaire. L'emploi est artificiel au point où il peut s'absenter à loisir sans sanction ni contrôle. Quand il n'étire pas un thé avec son meilleur copain et ne parle pas avec les femmes, il erre dans Le Caire à la recherche de l'amour jusqu'au jour où une nouvelle diplômée, issue d'un milieu plus aisé que le sien, fait son apparition au bureau.

Il se développe une relation entre eux et ils décident de s'épouser.

Si le contexte de travail inutile et improductif offert aux jeunes s'apparente à celui des pays industrialisés, **L'amour au sommet des pyramides** expose l'omniprésence du contrôle social - étatique et/ou religieux - qui agit pour ses propres fins et se soucie, en fin de compte, peu des individus. Ce contrôle se manifeste au niveau de l'absence de mobilité sociale, de la dot pour les épousailles, de la crise du logement, du rôle de la femme et de la famille. Le film se termine avec force. Les nouveaux mariés clandestins, qui ne trouvent pas de lieu convenable pour faire l'amour pour la première fois, sont emprisonnés. Ils sont mis aux arrêts pour s'être enlascés le long de la paroi d'une pyramide. L'image de la pyramide de carte postale située dans un espèce de dépotoir-bidonville traduit douloureusement l'impasse constatée par le film.

Birdy d'Alan Parker (musique de Peter Gabriel) fait le procès de la société industrielle américaine des années 60 et 70 et de ce qu'elle offrait à l'individu de classes moins aisées durant son enfance, son adolescence et sa jeunesse adulte. Les choses ont-elles changé ?

Caïn du Colombien Gustavo Nieto Roa est l'adaptation d'un roman latino-américain célèbre. Il met en scène deux jeunes demi-frères, Caïn et Abel. Le premier tue l'autre. Les faits bruts sont présentés et, de prime abord, Caïn semble bien être cet être maudit décrit par la Bible. Comble de l'ignominie, le meurtrier s'enfuit en enlevant la femme d'Abel. Puis, par d'habiles flash-back, on assiste à la destruction du mythe. Abel était le fils du seigneur du latifundium local et Caïn, celui de sa servante. C'est cette structure sociale qui engendre des Caïn ! Plus par nécessité que par idéologie, Caïn joint la guérilla composée de plus de hors-la-loi que de doctrinaires. Identifié comme le meurtrier de son frère, il doit poursuivre son exil. ■